

### **Éloge d'un passeur de connaissances**

Le parcours impressionnant d'Alain Erlande-Brandenburg est tout entier consacré à l'histoire de l'art et aux musées. Figure marquante du monde de la culture, grand historien des cathédrales et de l'architecture gothique, il a porté un regard nouveau sur la muséographie du XX<sup>e</sup> siècle.

Il naît en 1937 dans une famille d'intellectuels installée à Marseille dont le grand-père, Albert-Jacques Brandenburg, écrivain et poète, signait ses œuvres sous le pseudonyme d'Albert Erlande. C'est sous ce nom d'auteur accolé au sien qu'Alain Brandenburg signera ses publications.

Sa passion pour les musées prend racine dès son adolescence ; il accompagnait fréquemment son père au musée de Jean Burnon à Marseille, dont la collection d'objets militaires sera présentée quelques années plus tard au château de l'Empéri, à Salon-de-Provence. C'est là qu'il se passionne pour les objets et l'art. Il y comprend les éléments fondamentaux de son futur métier ; connaît intimement les collections qui composent le musée, l'obligation d'étudier chaque objet pour en connaître la valeur historique et artistique, savoir en payer le juste prix lors d'acquisitions, éviter les doublons, le respect de son état et le souci de son entretien, s'entourer de sachants, le cas échéant...

Il devient archiviste paléontographe en 1964 en sortant diplômé de l'École des Chartes, après sa soutenance sur « *les funérailles royales en France de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle à 1285* ». De son propre aveu, il s'est ennuyé pendant cet enseignement, ce qui lui a sans doute laissé le temps de suivre les cours de l'École du Louvre dont Il est diplômé l'année suivante en 1965, avec sa thèse sur « *la sculpture funéraire en France jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle* ». Cet enseignement semble l'avoir davantage passionné ; il s'intéresse particulièrement à la sculpture aux côtés de Pierre Pradel, Conservateur en chef du département des sculptures du Louvre. Son goût pour les objets s'y est renforcé ; sa vocation pour les musées, la mise en scène des œuvres, et la nécessaire réinvention de l'espace muséal s'est consolidée.

Pierre Pradel avait été particulièrement critique lors de la soutenance ; Alain Erlande-Brandenburg ne put dissimuler son mécontentement, au point que les portes des musées lui restent fermées pendant deux années.

Il complète sa formation auprès de Michel Fleury à l'École pratique des hautes études dont il obtient le diplôme en 1970, en présentant une thèse sur « *les sculptures royales de Saint-Denis* ». Michel Fleury lui confiera, dès 1964, la mission de surveillance archéologique du chantier devant la colonnade du Louvre pour la direction des Antiquités de Paris, puis plus tard, un siège à la Commission du Vieux Paris.

À la Société Nationale des Antiquaires de France dont il est membre, il fait la connaissance de Francis Salet qui lui confie rapidement les épreuves du bulletin du congrès archéologique, dont il deviendra rapidement le codirecteur. En janvier 1967, il lui propose de devenir son assistant au musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, qu'il dirige alors. Francis Salet évoquait déjà le futur musée de la Renaissance avec les collections entreposées à Cluny et destinées à Écouen. C'est pour Erlande-

Brandenburg le poste rêvé, regroupant ses deux passions pour l'art médiéval et les musées.

Les événements de mai 1968 vont le mettre directement à l'épreuve de la conservation et du sauvetage d'urgence des œuvres du musée de Cluny, au cœur du quartier latin. Il organise le déplacement des pièces précieuses dans la chapelle, à l'abri des cocktails Molotov et des grenades lacrymogènes ; il improvise le transport d'urgence *incognito* du musée de Cluny vers le Louvre de la tapisserie de la Dame à la licorne, pliée dans le coffre de sa Renault 4, en s'excusant de ne pas l'avoir roulée, comme il est de rigueur en temps normal. Conscient de l'intérêt historique qu'allaient représenter les affiches créées par les étudiants des Beaux-Arts et placardées sur les murs de Paris, il entreprend d'en décoller un certain nombre au petit matin, et au fer à vapeur, pour alimenter le fonds de la bibliothèque historique de la ville de Paris.

Ces événements qui épargnèrent le musée, hormis quelques mètres de grilles et le portail de la cour d'honneur, mirent en évidence l'obligation d'inventorier les collections. Une reconnaissance approfondie des fonds s'imposait. Francis Salet confie à Alain Erlande-Brandenburg une vaste campagne d'inventaire qui durera plusieurs années ; la collection constituée par Alexandre Du Sommerard, dès 1832, comptait plus de 11 000 objets provenant d'Europe, d'Afrique ou d'Océanie, rangés par catégorie et chronologie de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une grande partie avait été mise à l'abri dans des musées de province, avant la Seconde Guerre mondiale. Certains avaient été restitués et laissés en caisses, notamment les œuvres de la Renaissance. Une partie était restée en province, sans réel inventaire de destination. Certaines caisses n'avaient même jamais été ouvertes depuis les acquisitions d'Alexandre Du Sommerard ; plusieurs vitraux médiévaux ont ainsi été redécouverts. Alain Erlande-Brandenburg entreprend la fastidieuse tâche de récupérer les objets non restitués, en sillonnant une partie de la France du Nord, et on l'imagine, avec une certaine réticence des affectataires pour qui « possession vaut titre ».

Ce vaste travail permit entre autres de recenser les pièces de la Renaissance qui alimenteront le futur musée d'Écouen.

Dans ce musée national de la Renaissance, tout est à faire. Ce château bâti à partir de 1538 pour le connétable de Montmorency, échappe aux destructions révolutionnaires grâce à l'intervention de l'abbé Grégoire. Il devient la maison d'éducation de la Légion d'honneur sous le premier Empire jusqu'en 1962.

Sous l'impulsion de Francis Salet et d'Alain Erlande-Brandenburg, il est finalement dédié au musée national de la Renaissance pour abriter, notamment, l'ensemble des tentures de David et Bethsabée de 1525. Leurs dimensions importantes imposaient un espace approprié. Ce fut d'ailleurs l'un des motifs du choix de cet édifice qui présentait une galerie suffisamment vaste pour l'accueillir.

Alain Erlande-Brandenburg pouvait répartir son inventaire des œuvres pour alimenter les deux musées ; du Moyen Âge à Cluny et de la Renaissance à Écouen ; « *Le matin à Cluny, et l'après-midi au château* » disait-il. Avec sa connaissance du fonds des œuvres de la Renaissance transférable à Écouen, il pouvait déjà projeter l'aménagement du musée dans ce château vide. L'édifice avait été cédé dans un état pitoyable avec de nombreux cloisonnements et entresols créés pour la maison d'éducation. Le vaste chantier de restauration fut aussi l'occasion de collaborations plus ou moins heureuses avec les Architectes en chef des monuments historiques qui se succédèrent entre 1971 et 1978 ; d'abord Sylvain Stym-Poper, puis Robert Vassas, et enfin

Jean-Claude Rochette. Francis Salet et Alain Erlande-Brandenburg ne manquèrent jamais une réunion de chantier.

Le musée de la Renaissance fut inauguré en 1977, en présence du président de la République, Valéry Giscard d'Estaing. Alain Erlande-Brandenburg en devint le premier directeur.

Cette même année 1977, il fut appelé sur le chantier du siège de la Banque française du commerce extérieur, boulevard Haussmann ; vingt et une têtes sculptées médiévales et plusieurs autres débris venaient d'être découverts dans les terrassements en sous-œuvre. Alain Erlande-Brandenburg avait déjà étudié et publié plusieurs articles sur la sculpture de Notre-Dame. Il s'agissait de fragments des statues colonnes du portail Sainte-Anne de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris de 1150, qui furent vendues après la Révolution comme pierre à bâtir, et finalement utilisées comme remblai pour la construction de ce nouvel hôtel de la chaussée d'Antin en 1796.

Après de longues négociations, Alain Erlande-Brandenburg obtint finalement de les conserver et de les présenter au musée de Cluny, avec le soutien de François Giscard d'Estaing, président de la Banque française du commerce extérieur, et malgré l'insistance des musées du Louvre et de Carnavalet.

En parallèle à ses activités au musée, il participe à l'organisation d'expositions à l'étranger, notamment l'exposition de « *L'AN 1200* » à New York en 1970, et l'exposition des « *Chefs-d'œuvre de la tapisserie du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* » au Grand Palais (1973-1974).

En 1980, Francis Salet quitte ses fonctions, et Alain Erlande-Brandenburg est nommé directeur du musée de Cluny et du musée de la Renaissance à Écouen ; il a désormais la possibilité de mettre en application sa vision d'un musée moderne. La présentation foisonnante du musée d'avant-guerre pouvait laisser la part belle à la mise en scène de l'évolution artistique présentée par période et par lieu. Ce fut le moment d'une collaboration aussi étroite que fructueuse avec Yves Boiret, Architecte en chef des monuments historiques, dès 1982, pour la création des nouvelles salles dédiées aux sculptures de Notre-Dame et à l'orfèvrerie.

En 1987, après vingt années passées au musée de Cluny, Alain Erlande-Brandenburg accepte le poste de directeur adjoint des Musées de France, et devient Inspecteur général des musées l'année suivante. Homme de caractère et de conviction, il démissionne face à une politique en contradiction avec sa sensibilité. Il retrouve quelques mois plus tard, en 1991, le poste de directeur du musée de Cluny qui vient

de se libérer. Il poursuit le travail de renouvellement qu'il avait entamé quelques années plus tôt, et met en place la nouvelle présentation de la tapisserie de la Dame à la licorne, nouvellement restaurée. Avec les muséographes, il propose une nouvelle mise en scène éclairée par la fibre optique ; système innovant pour l'époque qui offrait une meilleure conservation des œuvres et qui sera repris dans plusieurs autres musées.

En 1994, la direction des Archives de France lui est confiée, au départ de Jean Favier. La commande du ministère de la Culture était la délocalisation des Archives nationales hors de Paris.

Il se lança avec sa passion habituelle dans le projet d'installation à Reims, avant que le ministère n'abandonne finalement cette option. Il en démissionne en 1998 et retrouve la direction du musée de la Renaissance au château d'Écouen, l'année suivante.

Il quitte définitivement ses fonctions en 2005.

Le partage des connaissances et du fruit de ses réflexions a été constant. Dès 1975, il obtient une chaire d'art et d'archéologie du monde occidental à l'École pratique des hautes études, qu'il quittera en 2005. Il enseigne l'architecture médiévale à l'École de Chaillot, et à l'École du Louvre aux côtés de Bertrand Jestaz. Entre 1991 et 2000, il occupe la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art du Moyen Âge à l'École nationale des Chartes.

Il préside plusieurs sociétés savantes :

- La Société française d'archéologie de 1985 à 1994,
- La Société des Amis de Notre-Dame de Paris.

Il a consacré sa vie à l'histoire de l'architecture et de la sculpture gothique, domaines dont il était unanimement reconnu comme le meilleur spécialiste. Parmi ses publications, citons plus de quatre cents articles et cinquante ouvrages dont *Le roi est mort* (1975), *L'art gothique* (1984), *La conquête de l'Europe* (1987), *La cathédrale* (1989), *Notre-Dame de Paris* (1997), ou encore *La Révolution gothique* (2012). Toutes ces œuvres restent des références pour les spécialistes comme pour les amateurs de patrimoine.

Il était officier de la Légion d'honneur (2002), commandeur du Mérite (1997), et commandeur des Arts et des Lettres (1993). Il s'est éteint le 6 juin 2020.

Homme de passion et de conviction, au caractère affirmé, Alain Erlande-Brandenburg a insufflé une nouvelle dynamique aux musées, une nouvelle façon d'appréhender les collections et de les présenter.

Cette vision, fruit d'années de réflexion, d'observation et d'expérimentation dans ses deux musées de cœur, fait toujours école.